

BILAN D'UNE LITTÉRATURE NAISSANTE

Gerard Tougas

P OUR CELUI qui se sent attiré par les multiples problèmes de la critique littéraire, il n'est pas de phénomène plus curieux, plus riche en renseignements et qui en dernière analyse ne jette plus de lumière sur les grandes traditions littéraires elles-mêmes qu'une littérature naissante. Les questions de base que le critique ne cesse de se poser sur l'autonomie de l'œuvre d'art, sur le rôle des archétypes, sur la possibilité d'établir une hiérarchie des valeurs, sont réduites, dans une littérature qui n'est pas encore sophistiquée ou qui commence seulement de l'être, à leur plus simple expression. La fondation d'une revue comme la nôtre, consacrée exclusivement à la critique de la littérature canadienne et au recensement de la production courante pourrait donc ouvrir un champ d'observation fructueux aux esprits friands de spéculation sur la création littéraire et désireux de pénétrer dans la réalité de la littérature canadienne.

L'entreprise que représente la parution à intervalles réguliers de *Littérature Canadienne* présuppose un nombre relativement élevé d'écrivains et une tradition déjà suffisamment riche pour permettre les réinterprétations ou même les découvertes d'œuvres oubliées. La littérature canadienne, dans sa double expression anglaise et française, nous semble arrivée à un développement qui légitime la fondation d'une revue critique, destinée à éclairer sa marche, désormais assurée. Une telle conclusion eût

paru contestable il y a une vingtaine d'années, tout au moins en ce qui concerne la littérature canadienne-française. Aussi ne serait-il pas superflu de rappeler les grandes lignes de l'évolution de la littérature canadienne-française et de souligner le dynamisme des écrivains d'aujourd'hui.

Comme toutes les littératures issues de l'Europe, la littérature canadienne-française a dû passer par une période d'imitation. Ce qui doit surprendre n'est pas la lenteur avec laquelle les écrivains canadiens-français ont appris à s'affranchir d'influences littéraires françaises—d'aucuns n'y parviennent pas même de nos jours — mais bien qu'une littérature ait pu naître des débris d'un petit peuple conquis de soixante mille âmes. Après le traité de Paris (1763), près d'un siècle devra se passer avant que les balbutiements de poètes en herbe, d'historiens copistes et de dramaturges de province aient pris suffisamment de consistance pour permettre l'éclosion d'une modeste école nationale de littérature.

C'est aux environs de 1860, dans la vieille ville de Québec, que l'on peut situer le premier mouvement intellectuel digne de ce nom. Parmi les écrivains qui s'évertuèrent à jeter les bases d'une littérature nationale, nul ne saurait être comparé à l'historien François-Xavier Garneau. Son *Histoire du Canada* (1845-1848), l'un des rares classiques de la littérature canadienne-française, fournissait sous une forme noble les principaux thèmes dont allaient s'inspirer les poètes du siècle. A la même époque, le poète Octave Crémazie (1827-1879) et l'abbé Henri-Raymond Casgrain (1831-1904) s'interrogeaient sur les virtualités d'une littérature canadienne et par là inauguraient la première critique suivie dans l'histoire de la littérature canadienne-française.

Si dès 1860 une matière canadienne, riche des mythes et des archétypes dont se nourrit toute création littéraire, rendait théoriquement possible une littérature nouvelle, celle-ci ne pouvait voir le jour aussi longtemps que l'écrivain canadien, par une timidité bien compréhensible, n'osait affirmer sa personnalité. Avec une touchante fidélité, poètes et romanciers iront chercher leurs procédés littéraires en France. Par malheur, ils imiteront les romantiques quand la France sera déjà réaliste et parnassienne, voire symboliste. Quand enfin vers la fin du dix-neuvième siècle le Canada français trouvera en Emile Nelligan son premier grand poète, ce dernier sera bien parnassien par la technique du vers et souvent symboliste par le vocabulaire, mais restera essentiellement romantique par l'inspiration.

AU DEBUT de ce siècle, c'est la critique universitaire canadienne qui, par son apparition, annonce indirectement qu'une tradition littéraire commence à se dessiner. Fidèle admirateur de Sainte-Beuve et de Brunetière, Camille Roy (1871-1943) chercha à canadianiser sa dette envers eux en adjoignant à la méthode biographique et à une conception assez simpliste des genres, les "lois" qui conviennent à une littérature naissante. Un autre clerc, Louis Dantin (1866-1945), moins rigoriste que Camille Roy, porta la critique canadienne-française à un niveau qu'elle n'a pas encore dépassé.

Depuis, la critique canadienne-française s'est sans doute diversifiée, mais elle n'a produit aucun véritable théoricien. De nos jours, Pierre de Grandpré et René Garneau, par leurs comptes rendus qui paraissent dans *Le Devoir* (Montréal) et *Le Mercure de France*, font preuve d'un élégant éclectisme sans réussir à se dégager de leurs maîtres français. A cet égard, les Canadiens-français doivent envier à leurs compatriotes de langue anglaise un Northrop Frye, dont la dernière œuvre, *Anatomy of Criticism* (1957), révèle un esprit d'une rare pénétration.

Plus heureux dans la poésie, les Canadiens qui avaient applaudi aux œuvres de Crémazie et de Fréchette (1839-1908) avant même celles de Nelligan, furent éblouis par les prestigifications de Paul Morin, dans son *Paon d'émail* (1912). Il fallut attendre cependant l'arrivée de Saint-Denys Garneau (1912-1943) pour que la poésie canadienne atteigne et surpasse le sommet de Nelligan. Artiste inquiet jusqu'à la mort, Saint-Denys Garneau, bien qu'imparfait au point de vue de la technique, a su trouver quelques accents sublimes.

Alain Grandbois, par ses *Iles de la nuit* (1944) se place d'emblée au premier rang des poètes canadiens-français; les recueils qui ont suivi sont d'un maître poète. Anne Hébert, en pleine évolution, n'a d'égale que Risna Lasnier, pourtant si loin d'elle par la fermeté de cristal d'une poésie fort originale.

Or, ce palmarès, qui ferait honneur à de plus anciennes littératures que la nôtre, se complète par une remarquable pléiade de jeunes poètes. A leur tête se trouvent Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, Réginald Boisvert, Claude Fournier, Roland Giguère, Gilles Hénault, Pierre Trottier. Joignant l'audace à une fertile imagination, ces irrévérencieux poètes (comme il se doit, la plupart d'entre eux conspuent la poésie tradition-

nelle pour se jeter à corps perdu dans le monde incréé de demain) sont à l'avant-garde des écrivains canadiens, pour le plus grand épanouissement de la personnalité canadienne-française.

Le roman canadien-français témoigne lui aussi de la vitalité de la jeune littérature canadienne-française. Il n'en a pas toujours été ainsi. Avec la critique, le roman a souffert de la situation si particulière qui est faite en Amérique au groupe francophone, perdu parmi près de deux cent millions d'Anglo-Saxons. Pendant tout le dix-neuvième siècle et jusqu'aux environs de la deuxième Guerre mondiale, les Canadiens-français, très conscients des valeurs spirituelles dont ils se trouvent les héritiers dans le nouveau monde, n'étaient pas psychologiquement préparés à accueillir le roman objectif, reflet de leur vie nationale. De même qu'en Union soviétique, les consignes officielles ont presque tué le roman tel que l'ont pratiqué Gogol, Tolstoï, Dostoïevsky et les autres grands artistes de l'âge d'or de la littérature russe, le roman canadien-français, qui depuis 1837 devait exalter les cœurs, démontrer la sainteté de la cause religieuse et nationale, ne produisit en fin de compte que quelques œuvres honorables comme les *Mémoires* (1866) de Philippe Aubert de Gaspé et *Angéline de Montbrun* (1881) de Laure Conan.

Puis vint Louis Hémon. Né dans une famille d'universitaires, formé, dans sa jeunesse, aux méthodes des écoles réaliste et naturaliste, Hémon, parce qu'il avait appris à consigner fidèlement dans son carnet le monde extérieur, devait opérer une petite révolution par son évocation du Canada Français. *Maria Chapdelaine*, une fois passé le petit scandale auquel donna lieu sa publication, exerça entre les deux guerres une influence salutaire sur les romanciers canadiens. Deux leçons, toutes deux fécondes, se dégagèrent de cette œuvre qui résume encore aujourd'hui pour l'étranger la littérature canadienne-française.

Leçon d'abord d'honnêteté. Le roman canadien s'était fait depuis 1837 de pieuses recettes, aussi éloignées que possible de la réalité québécoise, parfois assez triste. Grâce à l'exemple de Hémon, le romancier canadien apprendra à se voir sans honte ni dilection et passera ainsi du tract politico-religieux à l'art. Leçon aussi de technique. Comme tous les jeunes peuples issus de la colonisation européenne, les Canadiens-français ont eu à résoudre le problème de la langue littéraire. Fallait-il dans le désir de créer une littérature canadienne faire fond sur les particularismes linguistiques des Canadiens-français ou au contraire devait-on s'en remettre

au bon usage courant en France? Incapables de s'entendre sur ce point, les écrivains canadiens avaient versé leur sac de canadianismes dans leurs œuvres ou s'étaient ingéniés à faire parler leurs personnages en salonnards. Après Hémon, les écrivains canadiens, la conscience apaisée, adopteront presque tous la seule formule raisonnable: écrire en français, langue universelle, sans avoir peur du canadianisme lorsque celui-ci fait image ou joue un rôle indispensable dans le dialogue.

C'est Ringuet, par ses *Trente arpents* (1938) qui ouvre brillamment la série des authentiques romanciers canadiens. La leçon réaliste de Hémon aura été si bien apprise qu'après *Trent arpents*, œuvre plus véridique à certains égards que *Maria Chapdelaine*, il n'y aura plus de surprises à attendre du roman du terroir.

Gabrielle Roy arrivait donc à point nommé en publiant *Bonheur d'occasion* (1945). Les trois romans qui ont suivi: *La petite poule d'eau*, *Alexandre Chenevert, caissier* et *Rue Deschambault* ont largement franchi les frontières du Canada et ont contribué, tant par leur description du monde ouvrier que par l'émouvante humanité de leurs plus brillants passages, à modifier l'image d'Épinal que l'étranger se fait trop souvent du Canada Français.

A ce même élargissement participent plusieurs romanciers dont le nombre va grandissant d'année en année. *Aaron* (1954), étude fouillée de l'âme juive et par extension du tempérament canadien-français, puisque c'est une même lutte qui se livre pour préserver les vertus ancestrales, avait confirmé le talent déjà si exceptionnel d'Yves Thériault. La parution en 1958 d'*Agaguk*, brillante analyse de l'aventure amoureuse d'un couple esquimau, constitue un événement littéraire. André Langevin, bouillonnant d'idées et d'énergie, n'a pas dit son dernier mot après *Le temps des hommes* (1956); Roger Lemelin, dont il est facile de médire, pourrait rejoindre ceux qui pendant son silence l'ont dépassé; Robert Elie, le plus lucidement introspectif des romanciers canadiens n'a sans doute pas encore atteint son étiage, si ouvrés que soient *La fin des songes* (1950) et *Il suffit d'un jour* (1957). L'on pourrait évoquer beaucoup d'autres noms. Mais puisque nous cherchons ici non à être complet mais à situer une littérature en pleine évolution, concluons: le roman, resté si longtemps exsangue et rachitique, attire à lui, avec la poésie, les meilleurs talents de la présente génération. Les romanciers canadiens-français, par la haute qualité de leurs écrits, impriment au mouvement littéraire cana-

dien une impulsion irrésistible. Quand, en une même année (1958) paraissent *Agaguk* et *Les chambres de bois* d'Anne Hébert, tous les doutes sont levés: au Canada Français se développe une dynamique tradition littéraire.

QUE DIRE du théâtre? Ce n'est pas le récent ouvrage de Jean Béraud, *350 ans de théâtre au Canada Français* (1958) qui confère à la littérature canadienne des dramaturges ou des comiques. S'il est exact que les Canadiens-français ont toujours éprouvé un vif intérêt pour le théâtre, il est tout aussi vrai qu'un répertoire composé en partie de pièces de collègue (le dix-neuvième siècle, qui compte *Le jeune Latour* (1842) de Gérin-Lajoie et *Véronica* de Fréchette n'a guère fourni autre chose) ne saurait constituer une véritable tradition. Il est fort possible qu'avec la récente création d'un théâtre national à Montréal, il soit permis à Toupin, à Langevin, à Dubé et à d'autres de doter la littérature canadienne-française de ses premières pièces de théâtre dignes d'être jouées devant les auditoires de l'avenir.

L'histoire, qui n'appartient à la littérature que lorsqu'elle est écrite par un François-Xavier Garneau, a toujours été assidûment servie par les Canadiens-français. L'école actuelle d'historiographie, telle que pratiquée par Guy Frégault, a renoué les études du régime français en les doublant de considérations économiques et politiques sérieusement contrôlées et surtout en revalorisant les mythes que les historiens du passé, trop enclins à l'édification, ont inconsciemment répandus. Si méritoire que soit cet effort, il est à souhaiter que quelques-uns des nombreux historiens canadiens-français se tournent enfin vers les Etats-Unis. Vouloir retravailler la matière de l'époque de la colonisation française est une tentation compréhensible mais qui ne donne pas assez de prise aux incontestables talents des historiographes canadiens. Placés au centre même de l'univers américain dont l'énorme puissance de pénétration s'étend jusqu'aux pays les plus reculés, les Canadiens-français ne peuvent plus se désintéresser d'un pays qui a tant influé sur leur destin et à qui leur avenir est étroitement lié. Au dix-neuvième siècle, Edmond de Nevers, et de nos jours, Gustave Lanctot, ont accompli les premiers pas dans ce sens. Aux

autres maintenant de suivre, car c'est en s'appropriant l'histoire politique, culturelle et économique des Américains que les historiens canadiens-français se feront lire à l'étranger.

Quant à la philosophie, à proprement parler elle reste à être fondée. Rien de comparable au Canada Français à l'essor d'une philosophie américaine, qui est une philosophie de l'action s'appuyant sur les méthodes des sciences de la nature. A considérer cette question de plus près, il est fort douteux que le Canada Français arrive jamais à fonder une école philosophique qui le distingue des grands courants de la philosophie universelle. Charles Sanders Peirce, William James, Josiah Royce, John Dewey, George Herbert Mead, dans leur anticartésianisme optimiste reflètent cette société dynamique et profondément originale que sont les Etats-Unis d'Amérique. La société canadienne-française a elle aussi son originalité, mais celle-ci, au lieu de s'opposer à l'Europe, y cherche sa stabilité dans le catholicisme. Il est naturellement possible, probable même qu'avec le temps le Canada Français produise des penseurs qui ne devront pas tout au thomisme. Dans la mesure où ils s'en écarteront ils deviendront moins représentatifs de la collectivité canadienne-française.

Le thomisme est-il assez souple pour admettre les redéfinitions qui tiennent compte de l'évolution de l'humanité? A cette question le catholicisme répond par un oui des plus affirmatifs et la pensée spéculative moderne par un non catégorique. C'est dire que le thomisme canadien-français ne risque pas de déboucher sur l'extérieur et restera l'expression du particularisme philosophique des Canadiens-français.

Il faut reconnaître que les richesses du thomisme sont loin d'avoir été exploitées au Canada Français. La doctrine thomiste, "essentiellement progressive et assimilatrice" selon la formule de Jacques Maritain, n'a des chances de l'être que si les grands problèmes du monde moderne sont posés *d'abord* et que la philosophie thomiste vienne les informer subséquemment. Or, c'est la marche inverse qui est souvent suivie dans les universités canadiennes-françaises. La monde dans lequel nous vivons s'insère comme il peut dans la *philosophia perennis*. D'où l'air de byzantinisme qui s'attache aux études philosophiques au Canada Français.¹

¹ Pour une interprétation plus favorable du thomisme canadien-français, consulter Edmond Gaudron, "French Canadian Philosophers," *The Culture of Contemporary Canada*, Edited by Julian Park, Cornell University Press, 1957. pp. 274-292.

L'érudition, elle, se porte mieux. Les deux tares qui ont marqué ses débuts, une information incomplète et la partialité, tendent à disparaître. Fort heureusement aussi, l'érudition s'étend aujourd'hui à d'autres domaines qu'à ceux de l'histoire et de la littérature nationales. La première contribution canadienne à la littérature française qui soit un enrichissement pour cette dernière est l'étude de Roméo Arbour, *Henri Bergson et les lettres françaises* (Paris, 1955). Qu'un prêtre canadien puisse aborder la littérature française en toute sérénité, en évitant d'adjoindre aux considérations esthétiques et à l'histoire des idées des déclarations doctrinales est la meilleure preuve que la société canadienne, sans rien renier de ses origines spirituelles, peut et doit participer aux batailles pacifiques de l'esprit moderne.

Encourageants aussi pour l'avenir de l'érudition canadienne-française sont les ouvrages de vulgarisation, telle *l'Introduction à l'histoire de l'Amérique latine* (Montréal, 1949), de Dostaler O'Leary. De temps à autre, des esprits curieux au Canada Français ont porté leurs regards sur le monde extérieur et en ont rapporté des témoignages de qualité. A la génération précédente, Jean Bruchési avait exploré les pays qui se trouvent aujourd'hui sous l'influence russe et avait écrit *Aux marches de l'Europe* (Montréal, 1932). Il faut espérer que se multiplient ces sondages des pays étrangers, puisqu'ils seront un signe de confiance en soi chez les érudits canadiens.

En conclusion l'on peut affirmer que la littérature canadienne-française tend à créer une tonalité qui lui soit propre dans la poésie, le roman et l'histoire. Le théâtre, la philosophie et l'érudition pourraient à l'avenir compléter la physionomie d'une littérature qui, dès lors, serait l'expression d'une culture originale.

Est-il possible de préjuger l'avenir de la littérature canadienne-française d'après sa lente mais progressive montée depuis plus d'un siècle?

Dans son ensemble, la littérature canadienne-française semble destinée à trouver son équilibre par un dosage inédit des esprits français et anglo-saxons. La France, par l'entremise de sa littérature, offrira aux futurs écrivains canadiens l'exemple toujours fécond de ce que peut la pensée lorsqu'elle s'allie aux prestiges de la forme et du bien dire; le monde anglo-saxon, par son génie politique et sa puissante organisation sociale, inclinera les esprits canadiens-français vers l'action extérieure, vers un sens de la solidarité humaine et peut-être aussi vers la sentimentalité. Ces

influences divergentes, la littérature canadienne-française de demain les conciliera par ce puissant sentiment religieux qui assure la survie, en Amérique, de la naissante culture canadienne-française. Portée à un niveau élevé, cette littérature serait susceptible un jour de s'ajouter glorieusement à celles qui s'élaborent aujourd'hui à travers le monde.



DRAWING BY LIONEL RAMPEN
FROM *The St. Lawrence*, BY WILLIAM TOYE